

Les surfaces de Dany Akmen.

Nous vivons sur cinq niveaux dimensionnels: nous calculons des points, nous pensons selon des lignes, nous voyons des surfaces, nous manipulons des volumes, et nous nous déplaçons dans l'espace-temps. Le niveau des deux dimensions, celui de l'image et de l'imagination, occupe la place centrale dans cette hiérarchie des niveaux. Une place de passage. Si nous montons vers la surface partant du calcul et de la pensée, l'imagination sert en tant que passage vers le volume, la praxis. (C'est le cas des images digitalisées). Si nous descendons vers la surface partant de la manipulation, (la praxis), l'imagination sert en tant que passage vers la pensée. (La thèse ici défendue propose que c'est le cas des tableaux d'Akmen).

Cette ambiguïté de la fonction de l'imagination dans notre vie, (elle introduit à l'action, ou à la pensée), n'est pas toujours consciente. La raison en est que l'histoire occidentale, (surtout pendant l'Age moderne), s'est servi de l'imagination surtout pour passer de la pensée vers l'action. C'est pourquoi nos images simulent des volumes: elles sont des modèles d'action. Akmen se sert de l'imagination pour passer de l'action vers la pensée. Ses tableaux simulent des lignes: elles sont des modèles de pensées. Et c'est la raison pour laquelle ces tableaux sont si étranges.

Or, un tel usage de l'imagination en tant que passage de l'espace-temps vers la pensée n'est pas nouveau. Au contraire: c'est l'attitude primitive, et elle est à la base de notre culture, (possiblement de toute culture). Pour les Anciens, les surfaces étaient des écrans contre lesquels se projetaient les ombres des volumes. Elles étaient le royaume des ombres. Nous, les mortels, nous nous dirigeons vers ce royaume, vers la mort. Si nous regardons devant nous, nous ne "voyons que des ombres". Or les surfaces, les ombres, la mort, ne sont que des écrans qui cachent la pensée, les "idées éternelles". Il nous faut passer par les surfaces, par les "apparences", par la mort, pour arriver jusqu'à la pensée, jusqu'aux idées, jusqu'à la vérité. Il nous faut dévoiler la vérité, (a-letheia). Les tableaux d'Akmen doivent être vus dans ce contexte.

Mais ce n'est pas facile. Ces tableaux n'ont pas l'apparence arcaïque. Nous n'y reconnaissons pas, à première vue, le royaume mythique des ombres des Anciens. Cette femme à lunette, habillée par un couturier parisien, et ce tigre copié d'une photographie, n'évoquent pas, à première vue, l'ombre d'Achille ou d'Ulysse. Et ce fond géométrique, (ces variations de triangles qui simulent des images faites par ordinateur), n'évoque pas, à première vue, le triangle de Pythagore, cette recherche suprême de passer par l'imagination vers l'idée.

; Il faut regarder ces tableaux de plus prêt. Et on y retrouvera les mythes. Nous sommes bien dans le royaume des ombres, le royaume de la mort, et il nous faut bien franchir ce royaume pour pénétrer le domaine des idées, des formes pures. Ces formes pures, "morphai", sont bien là, juste derrière la surface. Seulement: le royaume des ombres, de la mort, n'est pas gris, (comme nous l'imaginons chez les Anciens): il est haut en couleurs. C'est la mort multicolore qu'Akmen nous présente. Et les ombres ne sont pas des ombres anciennes, des spectres pré-historiques. Ce sont nos propres ombres, nos propres spectres qu'Akmen nous présente. Les mythes qu'on trouve dans ces tableaux sont ceux que nous-mêmes projettons.

Pour les Anciens, le royaume des ombres était l'enfer. Il était "inférieur", parce qu'on l'approchait d'en haut, partant du volume, de la tri-dimensionalité. Akmen nous montre les "di inferi", (les dieux inférieurs et infernaux), de notre propre point de vue, du point de vue "post-moderne". Voilà vers quoi nous descendons: vers cette femme, vers ce tigre, vers cette géométrie. N'est-ce pas tranquilisant: dans l'enfer d'Akmen, dans ce monde des surfaces vers lequel nous nous dirigeons, la femme couche avec le tigre, (le lion avec l'agneau). Cet enfer-là, c'est le paradis, (utopia=non-lieu, parceque surface).

Mais ce n'est pas la bonne lecture. Les tableaux d'Akmen ne sont pas vraiment des tranquilisants. Il y a quelque chose dans leur platitude immobile qui bouge. Un petit vent y souffle. Le vent de la pensée qui se cache juste derrière la surface. D'une pensée qui n'est plus immuable comme chez les Anciens. Les tableaux nous invitent à les traverser pour arriver jusqu'à cette pensée qui n'est plus la vérité éternelle, mais qui est le doute. Peut-être est-ce le vide? Peut-être ces tableaux-là, qui cachent la pensée, la forme pure, la ligne, et derrière cela le calcul, la computation pure, le point, ne cachent-ils le néant? Quand on les traverse, et quand on traverse la pensée et le calcul qui se cachent derrière, peut-être tombe-t-on dans le néant? Peut-être les ombres cachent-elles le néant, et peut-être il n'y a rien au delà de la mort?

Les tableaux d'Akmen nous invitent à traverser les ombres qui bougent au vent du doute pour oser faire face au néant. Ce n'est pas que à l'entrée des enfers-paradis d'Akmen soit écrit, comme chez Dante: "Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate". Ce n'est pas le désespoir. C'est plutôt: "Acheronta movebo" = je veux faire bouger les enfers, pour voir ce qui se cache derrière; peut-être des pensées si nouvelles, issues du néant, que nous ne savons pas encore les penser?